

**Renouvellement des projets et des programmes :**  
**« vers un urbanisme des modes de vie »**

*Cet atelier s'est efforcé de croiser les savoirs sur les évolutions des modes de vie, celles du jeu du marché avec les perspectives pour construire un aménagement porteur de valeurs urbaines et de qualité sociales, économiques, spatiales.*

« *Il ne faut pas s'intéresser seulement à la ville maîtrisée* » invite **Ariella Masboungi** en ouverture, « *mais face à une ville schizophrène ne pas s'intéresser à la seule ville centre mais aussi à la périphérie et aux zones qui sont hors marché* ».

Si les opérations d'aménagement ou de renouvellement urbain portent le plus souvent sur une faible partie de la ville, elles ont un impact considérable sur son image et contribuent à les doter d'une force qui fait boule-de-neige. Aussi invite-t-elle à observer ce qui est produit par le jeu des acteurs individuels et des acteurs économiques et l'interaction de ces différentes logiques dans une démarche de coproduction qui favorise le passage d'un aménagement de l'offre à la recherche d'une satisfaction épanouie de la demande.

**Entre autoritarisme et laisser-faire**

On observe, çà et là, deux formes de dogmatisme. Entre une démarche d'urbanisme autoritaire qui voudrait en vain plier la réalité à ses désirs, et celle d'un laisser-faire pseudo-libéral glorifiant le jeu libre des acteurs et du marché au détriment de toute conduite publique du devenir des agglomérations, Ariella Masboungi suggère de « *chercher une position militante entre ces deux formes, de faire en sorte que les approches variées se croisent au service du projet, en dialogue avec le marché, à l'affût des mutations sociales* ». D'aucuns s'inscrivent déjà dans cette approche et s'efforce de penser et gérer le «bricolage», c'est à dire l'adaptation des projets et programmes aux multiples aléas et opportunités, tout en veillant à rester porté par un «projet».

La lente sédimentation qui fait la qualité urbaine des villes européennes est mise en danger par les bouleversements liés aux infrastructures et aux implantations dites économiques qui échappent parfois aux acteurs de l'urbanisme et contrecarrent leur volonté d'agir en fonction d'une vision plus intégrée de l'urbain.

**Odon Elorza** (maire de Saint Sébastien) a témoigné d'une stratégie qui visait à « *donner un deuxième élan à cette ville vieillotte, à la limite de la décadence* », souffrant, qui plus est, des effets collatéraux du terrorisme basque (peu d'investisseurs, pas de tourisme, perte des valeurs éthiques). La ville s'est proposée d'offrir une alternative à l'étalement urbain en densifiant son centre, en augmentant sa capacité d'attraction par création dans chaque quartier d'un « *équipement de singularité* », ici, un équipement culturel majeur dans une ancienne manufacture de tabacs, là une médiathèque dans les flancs du stade de football, en vitrine un palais des congrès ... « *sans oublier les quartiers pour que chacun se*

*distingue, ait sa spécificité*». Ainsi, la fuite vers la périphérie laissée au bon vouloir des investisseurs n'apparaît pas comme une chose inéluctable. Selon Odon Elorza, cette « *démarche de qualité urbaine est un apport essentiel à l'image de San Sebastian* », au même titre, oserait-on dire, que la gastronomie (plusieurs restaurants deux et trois étoiles) ou le festival. Il a particulièrement regretté l'absence d'intercommunalité, également pointée par **Jordi Borja**, carence qui génère des rapports plus difficiles des villes-centres avec leur périphérie, la province et l'Etat. Il a souligné cependant la démarche « *des belles endormies qui se sont réveillées*» (parmi lesquelles, il a cité également Bilbao, Saint-Jacques de Compostelle, ...) pour le renouveau de leur centralité et leur politique d'espaces publics.

## **La modernité comme condition de survie**

**François Monjal** retient des travaux préalables à cet atelier trois constats : l'espace urbain est globalement largement équipé, les demandes sont de plus en plus diversifiées tandis que les usagers plus avertis et plus cultivés sont de plus en plus exigeants. Ce que **Marion Segaud**, sociologue, s'insurge contre le fait que « *la compétence de l'usager est souvent niée, reniée, reléguée* ». Plaidant pour « *un urbanisme qui se préoccuperait de la base*», elle s'est interrogé sur « *l'attente d'un effet social des formes urbaines, le mythe d'un urbanisme rédempteur qui irait des bonnes formes à l'urbanité, dans une harmonie entre morphologie et sociale, les formes négatives devant quant à elles être éradiquées (démolitions). Cette attente d'un effet social présumé d'un retour à l'urbanité impliquerait de proposer des formes bienveillantes, classiques, en référence à une convivialité villageoise*». L'imitation, le pastiche apparaissent alors comme une valeur, mais « *écouter l'usager et son goût, ce n'est pas forcément d'arrière-garde* » (comme en témoignait simultanément dans un autre atelier, Rob Joiner qui forme au goût et à la modernité les habitants de Glasgow) « *ce n'est pas copier mais essayer de construire un objet en accédant à des réalités supérieures, un certain référentiel du confort urbain auquel le citoyen s'accroche. Et c'est à partir de conventions stabilisées que pourra intervenir le changement* ». Et de conclure « *en urbanisme, la création peut se dissimuler derrière l'imitation. Ecouter l'usager, c'est s'autoriser à inventer tout en imitant à partir d'un socle de conventions*».

Grand prêtre de la modernité, **François Ascher**, professeur à l'Institut français d'urbanisme, met en garde contre le risque « *d'apprécier de se promener dans un centre-ville muséifié tout en allant vivre à la périphérie* » et invite « *à aller plus loin que le relookage car l'urbanisme des modes de vie, c'est accepter l'interpellation d'autres espaces, notamment des villes périphériques*» souligne-t-il, déplorant au passage qu'on « *abandonne la périphérie au marché tandis que les élus se polarisent sur la ville centre*», à l'instar de San Sébastien où, provoque-t-il, « *l'attractivité urbaine trouve son expression résumée dans les étoiles du Guide Michelin !*».

Mais rappelle **Alain Bourdin**, chercheur, « *on ne peut pas tout demander à l'urbanisme*» ni aux habitants. Ainsi en est-il, par exemple, de la demande de sécurité. Pour lui, « *la demande de sécurité existe avec de la demande de pacification des relations sociales, mais derrière, il faut l'appel « aidez-moi à maîtriser ma vie*». La réponse à cette demande est souvent une réponse simplifiée (prévention situationnelle, normes de sécurité) mais il serait plus intéressant à ses yeux si « *on dépassait la cristallisation sur la sécurité pour se préoccuper davantage des services à apporter pour assurer la maîtrise de la vie quotidienne en termes de*

services, dans la micro-centralité, la mobilité, l'habitat ...». Aussi invite-t-il à travailler sur une définition positive de la sécurité plutôt qu'à une approche négative de la lutte contre l'insécurité.

### **Veiller aux différentes échelles d'ambiance**

Pour **Hervé Jobbe-Duval**, «c'est le «j'ai peur» qu'il faut régler, ce «j'ai peur» qui correspond à une rupture de la dynamique de l'humain dans le corps». Faisant un parallèle avec la peur de l'enfant, il propose de «régler le problème de la sécurité en racontant une histoire. Sur ce registre, l'immobilier n'est qu'un média» assure-t-il, s'appuyant sur la réalisation avec Roland Castro et Yves Lion d'un îlot de 3 hectares sur le périmètre d'Euroméditerranée. «Plutôt qu'un îlot haussmannien, nous avons préféré créer de la complexité avec du collectif individualisant sous forme de duplex avec des jardins à chaque niveau. L'urbanisme, c'est penser l'autre.»

Alain Bourdin souligne que «la demande d'ambiance est tout à fait essentielle et qu'il faut veiller aux différentes échelles d'ambiance». Encore faut-il «ne pas se contenter de fabriquer des anecdotes mais de créer un mythe».

### **Lieu d'échange, lieu de centralité**

La question des pôles d'échange, des nouvelles centralités contemporaines a occupé une place importante dans les débats. Les deux projets présentés (Dunkerque, ZAC de la Porte d'Aubervilliers) s'inscrivent dans des projets plus ambitieux (Neptune, la Plaine Saint-Denis) auxquels ils confèrent une centralité, jouant le rôle d'effet de levier du projet. Il a été relevé que les évolutions des modes de vie, des comportements sociaux et des stratégies des acteurs seraient mieux saisies par les producteurs d'objets économiques que par les acteurs de l'urbanisme et de l'aménagement. Avec en corrolaire, une innovation permanente en terme de produits : des mégastores aux multiplexes en passant par le fun-shopping. Demeure un décalage dans le temps entre innovation et mise en œuvre qui conduira brutalement **François Bellanger** à évoquer le projet conçu par l'architecte Bernard Reichen pour Dunkerque comme «*déjà ringard si l'on se réfère à la nouvelle stratégie des enseignes*» : offrir des gains de temps (quadrillage du territoire, proximité, internet), justifier nos déplacements en offrant davantage (multiplexe, bricolage, etc).

**François Monjal** interpelle les concepteurs sur la nécessaire mutabilité des projets dans un paysage où la volonté patrimoniale demeure forte. «*Le débat concerne tout le monde*» analyse Alain Bourdin qui dénomme «concourance» l'interaction entre différentes logiques amenées à recomposer leur mode d'intervention selon des processus de co-élaboration et de co-production. «*Il n'y a pas un modèle mais une diversité de possibles*» et la nécessité de concevoir des structures qu'on puisse réapproprié et modifier, ce qu'a voulu faire **Bernard Reichen** à Dunkerque, en se défendant de construire pour l'éternité. Il inscrit son action et son projet dans une «période unique» qui combine trois phases :

- une phénomène de réparation, notamment sur les grands ensembles avec la démolition comme acte de projet et non plus exorcisme ;
- une phénomène de diffusion avec les politique de déplacement et la prise en compte des mobilités ;
- un phénomène d'extension interne, notamment avec le travail sur les friches industrielles ou militaires, l'ambition d'installer la modernité dans le cœur des villes.

Ceci se combine avec un resserrement des métiers (urbanistes, architectes, paysagistes) autour du champ du visible et une nouvelle confiance dans la capacité à intervenir sur de grandes échelles. Mais de souligner, en prenant en compte les durées différentes des projets et des produits, que *«pour qu'un projet ait une certaine pérennité, il faut qu'il y ait une politique d'aménagement dont on ne voit pas comment elle pourrait être privatisée. La volatilité des capitaux et des systèmes d'investissement ne va pas dans le sens du projet»*. Autre rare concepteur présent à cette tribune, l'architecte **Antoine Grumbach** commente l'adaptabilité d'un projet aux évolutions à partir de l'exemple de la ZAC de la Porte d'Aubervilliers où il s'efforce de créer un tissu commercial (avec un quartier commercial au centre d'un grand quartier de bureaux) plutôt qu'une traditionnelle boîte. Pour sa part, **Bertrand Ousset**, dga d'Epa Marne, présente Disney Village avec *«une architecture et un urbanisme qui raconte une histoire»*, matinée d'Hausmann et de Las Vegas. Une manière de maîtriser la complexité tient dans une certaine simplification, qui va avec la mise en forme de produits urbains à vie brève. Cette simplification affecte les formes et concerne également le fonctionnement car les lieux d'échange qui constituent de véritables espaces publics tout en restant sous juridiction privée demeurent fermés à certains moments, introduisant des coupures dans la ville, la nuit, les week-end, les jours fériés.

Un débat aurait pu s'engager sur ces trois réalisations, mais le temps a manqué.

En synthèse, **Jordi Borja** fait observer : *« le défi intellectuel, ce n'est pas de faire la ville sur la ville mais de faire la ville à l'échelle d'une ville-région. Le problème, c'est d'intervenir à plusieurs échelles à la fois. »* Aussi, à Sao Paulo, par exemple, on a sélectionné trois équipes différentes pour traiter les trois échelles différentes. Il n'y a pas une solution mais une diversité de solutions. Et de conclure sur une mise en garde chargée d'expériences : *«toutes les solutions qui réussissent ont des effets pervers»*.